

Ainsi, est-ce la monstruosité la plus révoltante que le spectacle d'un grand seigneur sans politesse ou d'un riche grossier. Tout ce que nous avons vu en ce genre n'a pu encore nous y accoutumer.

EMILE DESCHAMPS.

Vivez par la foi ! Elle nous reviendra au cœur, si nous regardons nos enfans, ce jeune monde qui veut vivre, qui est bon et decile encore, qui demand la vie de croyance. Vous avez vieilli dans l'indifférence ; mais qui de vous peut désirer que son fils soit mort par le cœur, sans patrie, sans Dieu ? Tous ces enfans en qui revivent nos ancêtres, c'est la patrie vieille et nouvelle !

MICHELET.

Il est incontestable que, pour les jeunes gars, l'éducation publique offre presque toujours de grands avantages, parce qu'elle fournit beaucoup de moyens d'action qui manquent dans l'éducation particulière. En rapprochant les enfans les uns des autres, elle leur fait faire, de bonne heure et sous beaucoup de rapports, un véritable apprentissage de la vie sociale. L'école, comme on l'a souvent répété, est le monde en miniature : les penchans, les passions, les intérêts qui animent la plupart des hommes s'y développent sur une plus grande échelle ; des lors, les caractères doivent s'y façonner pour l'avenir. De la réunion des enfans de différentes familles, sous une surveillance éclairée, résulte le développement rapide des dispositions variées, et en même temps mille occasions pour le maître de faire naître et de fortifier des penchans utiles.

RESPE.

Il ne faut pas négliger les exercices du corps, même pour ceux de l'esprit. L'équilibre de notre double nature doit toujours être maintenu dans le moi humain. La santé, que fortifie et entretient la gymnastique, est une partie essentielle de l'éducation. Le caractère se forme plus qu'on ne croit sur le tempérament.

EMILE DESCHAMPS.

Non, on ne gâte pas les enfans par amour pour eux, mais par amour pour sa tranquillité personnelle ; ceux qui les gâtent agissent ainsi par paresse, ignorance, égoïsme, faiblesse, indifférence, vanité, ostentation de tendresse.

MADAME MARES.

La peur est un sentiment très nuisible et qu'il faut éviter absolument. Par suite, il ne faut donc pas souffrir qu'on menace l'enfant de l'ogre, de croquemitaine, du loup, etc. ; les frayeurs que ces récits causent à de jeunes petits êtres peuvent amener les résultats les plus graves et les plus fâcheux pour la santé. C'est un point fort difficile à obtenir des bonnes, qu'elles puissent s'abstenir d'employer ces menaces pour faire taire un enfant qui crie ; il faut exercer la plus grande surveillance sur ce point, et, en général, quitter le moins possible l'enfant ; c'est le seul moyen de sécurité complet.

MADAME MOLINOS-LAFITTE.

Pères et mères, il ne faut pas oublier que, si l'on est permis d'alléger votre fardeau en le partageant, vous n'en êtes pas pour cela déchargés, et que vous restez toujours les premiers maîtres, les premiers éducateurs de vos enfans. C'est le vœu sacré de la nature, c'est la loi de la religion, c'est l'ordre de la Providence ; c'est la volonté de Dieu, aussi juste qu'aimable. Oui, c'est sur les genoux d'une mère que le petit enfant doit apprendre à bégayer sa première prière, à louer le Dieu créateur, à bénir le Dieu sauveur, à aimer le Jésus de la crèche, le Jésus du Calvaire, le Jésus du tabernacle. C'est de la bouche d'un père qu'il doit recueillir les premières leçons de la sagesse. Ces leçons ne s'oublient jamais.

MONSIEUR GIRAUD.

Exercices pour les Elèves des Ecoles.

Vers à apprendre par cœur.

TOUTE-PUISSANCE DE DIEU.

L'Eternel est son nom, le monde est son ouvrage ;
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égaux lois,
Et du haut de son trône interroge les rois.
Au seul son de sa voix, la mer fuit, le ciel tremble ;
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?
En vain ils s'unissent pour lui faire la guerre ;
Pour dissiper leur ligne il n'a qu'à se montrer ;
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.

RAOINE

Sujet de Composition.

INCENDIE DE MOSCOU.

L'embrasement, poursuivant ses ravages, eut bientôt atteint les plus beaux quartiers de la ville. En un instant, tous ces palais que nous avions admirés pour l'élégance de leur architecture et le goût de leur aménagement, furent consumés par la violence des flammes. Leurs superbes frontons, décorés de bas-reliefs et de statues, venant à manquer de support, tombaient avec fracas sur les débris de leurs colonnes. Les églises, quoique couvertes en tôle et en plomb, tombaient aussi, et, avec elles, ces dômes superbes que nous avions vus, la veille, tout resplendissans d'or et d'argent. Les hôpitaux, où se trouvaient plus de vingt mille malades ou blessés, ne tardèrent pas à être incendiés ; le désastre qui s'ensuivit révoltait l'âme et la glaçait d'effroi. Constatant par tant de calamités, nous espérions que les ombres de la nuit en couvriraient l'effrayant tableau ; elles ne servirent qu'à rendre l'incendie plus terrible et à faire ressortir davantage la violence des flammes ; agitées par le vent, elles s'élevaient jusqu'au ciel. On apercevait aussi les fusées incendiaires que les malfaiteurs lançaient du haut des clochers ; elles sillonnaient des nuages de fumée, et, de loin, ressemblaient à des étoiles tombantes.

Le lendemain, on ne distinguait les endroits où il y avait eu des maisons que par quelques piliers en pierres calcinées et noircies. Le vent, soufflant avec violence, formait un mugissement semblable à celui que produit une mer agitée, et faisait tomber sur nous avec un fracas épouvantable les énormes lames de tôle qui reconstruisaient les palais. De quelque côté qu'on tournât les yeux, on ne voyait que des ruines ou un océan de flammes. Le feu prenait comme s'il eût été mis par une puissance invisible ; des quartiers immenses s'allumaient, brûlaient, et disparaissaient à la fois.

A travers une épaisse fumée, se présentait une longue suite de voitures, toutes chargées de butin ; forcées par l'engorgement de s'arrêter à chaque pas, on entendait les cris des conducteurs qui, craignant d'être brûlés, poussaient, pour avancer, des imprécations effroyables...

Le feu était au Kremlin ; mais Napoléon, maître enfin de ce palais des tzars, s'opiniâtrait à ne pas céder sa conquête même à l'incendie. Sourd à nos sollicitations, car tous les officiers s'étaient réunis autour de lui, ce ne fut qu'après avoir jugé par lui-même du danger, qu'il se décida enfin à fuir. Il descendit rapidement cet escalier du Nord, fameux par le massacre des Stréletz. Mais nous étions assiégés par un torrent de flammes ; elles bloquaient toutes les portes de la citadelle, et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonnements, on découvrit à travers les roches une poterne qui donnait sur la Moskwa...

Ce fut par cet étroit passage que Napoléon, ses officiers et la garde parvinrent à échapper du Kremlin. Mais qu'avaient-ils gagné à cette sortie ? Plus près de l'incendie, ils ne pouvaient ni reculer, ni demeurer ; et comment avancer, comment s'élançer à travers les vagues de cette mer de feu ? Ceux qui avaient parcouru la ville, assourdis par la tempête, aveuglés par les cendres, ne pouvaient plus se reconnaître, puisque les rues disparaissaient dans la fumée et sous les décombres.

Il fallait pourtant se hâter. A chaque instant croissait autour de nous le mugissement des flammes. Une seule rue étroite, tortueuse et toute brûlante, s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'empereur s'élança à pied et sans hésiter dans ce dangereux passage. Il s'avança au travers du pétilement de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chute des poutres brûlantes et des toits de fer ardents qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes qui dévoraient les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur fuite, fléchissaient alors sous le vent, et se recourbaient